10 centimes le n°. Centre, le 2 Avril 1876. 4e année. — N° 14.

RÉDACTION
54, Rue du Palais, 54
A LIÉGE
—
ADMINISTRATION
A FAYT, LEZ-MANAGE
Chez F. CORNET.

L'AMI DU PEUPLE,

Journal Socialiste-Révolutionnaire,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT. TOUT PAR LE TRAVAIL ET RIEN SANS LE TRAVAIL.

Abonnement, payable anticipativement :
UN AN, fr. 4,00
SIX MOIS, fr. 2,00
TROIS MOIS, fr. 1,00
Pour l'étranger, le port en sus.
—
On ne reçoit que les lettres et paquets affranchis.

DÉPOTS : *Liége*, DÉSIRÉ, libraire, Passage-Lemonnier ; LEMAITRE, rue des Franchimontois ; BOVERIE, place du Théâtre ; DHEUR, successeur de Cerf, rue du Pot-d'Or.— *Bruxelles*, LAURENT VERRYCKEN, boulevard extérieur du Midi, 34 ; LUYCKZ, Chaussée de Ninove, 41 ; CONFLONT, rue Treurenberg, 18 ; KARL, rue des Eperonniers. 40 ; Veuve CHASSÉE, aubette, place Saint Jean ; PARIS (épouse), successeur de Veuve VERCHEVAL, Grand'-Place, 14 ; Veuve BRUNIXX, Galerie du Commerce, 83-84 ; MINET, kiosque, Porte de Scharbeck ; MINET, kiosque, Porte de Laeken, SCHEPPER, kiosque, Place du Petit-Sablon ; RIGAUX, rue de Liedekerke, 47, St-Josse-ten-Noode ; Veuve WEBER, rue de Loxum, 42. — *Anvers*, au journal LE WERKER, rue de Meir, 6. — *Gand*, VANDERHULST, rue Saint-Sauveur, 256. — *Verviers*, TOUSSAINT CORNET, rue Hautes-Mézelles, 18 ; LEDENT, rue de la Halle, 8 ; G PROFS, rue Gérard-Champs, 66 ; BRAGARD, rue St-Antoine ; Em. PIETTE, rue de Dison, 54 ; GRIGNARD, place du Marché, 3. — *Dison*, CLERDENT, impasse de la Taille, 8. — *Ensival*, LAMBERT GUILLAUME, chez MALEMPRÉ, rue du Pouhon ; J. LEMOINE, chez BALTUS, rue de la Maison commune. — *Hainaut*, LABOUREUR, chemin de Peronne, à Fayt, lez Manage ; BURLÉON, à Jolimont, Haine-St-Paul ; CH. PREVOT, menuisier, à Haine-St-Pierre ; MERCIER, à Bessonrieux, par Manage ; J. GHISLAIN (dit Bernus), rue de la Folie, à Morlanwez ; JULES GILLES, débitant à La Hestre (petit Binche) lez-Mariemont ; C. RIAUX, rue de Chavannes, à Charleroi ; HUBERT, libraire, quai des Poissonniers, à Tournai ; BATAILLE, café Rubens, à Mouscron. — *Londres*, EUG. CHATELAIN, 20, Burard Street, St-Hilier (Jersey).

Réponse d'un communiste à A. B.

L'AMNISTIE. — Nous avons publié dans notre n° 9 un Manifeste émanant d'un groupe de communistes de New-York ; ce Manifeste a été commenté de plusieurs manières, mais les commentaires du citoyen A. B., publiés dans notre dernier n°, nous engagent à en donner une appréciation autant sur la forme que sur le fond.

Ce Manifeste, étant revêtu de sept signatures, la grande responsabilité incombe aux signataires, aussi nous n'en défendrons ici que les idées qui nous paraissent justes. Ainsi, pour ce qui concerne l'amnistie, loin de confondre les vingt-huit signataires de la proposition Raspail, avec tous les sicaires versaillais, nous sommes plutôt porté à applaudir au courage de ces quelques citoyens qui, pour la première fois depuis 1871, osèrent parler de la Commune et des déportés autrement qu'avec leurs qualificatifs de pillards, d'assassins et d'incendiaires. En proposant cette amnistie qui, pour nous, est synonyme d'oubli, comment donc parler d'oubli à cette cohorte réactionnaire que la Commune a pour un moment menacé d'engloutir ? Ah ! cette proposition était bien faite pour faire écumer de rage tous ces Chamboristes, Orléanistes, Bonapartistes et Républicains de l'ordre moral ; aussi on a vu comment elle a été accueillie.

Il ne peut plus rester d'illusions aujourd'hui pour la déportation et les proscrits de la Commune ; Ricard, au nom du Gouvernement et aux applaudissements de certains gauchiers et centre gauchiers comme des droitiers, a non-seulement démontré que l'on ne pouvait attendre aucune mesure de clémence de la part de cette nouvelle Assemblée soi-disant républicaine, mais il a, de plus, rappelé aux tièdes qu'en principe politique, l'on ne pardonne pas à ses ennemis, on les détruit. Non, les bourreaux versaillais n'accorderont l'amnistie que lorsque le dernier déporté aura disparu dans les bagnes Calédoniens. La grâce que donnera, selon ce même Ricard, l'ours Mac, les fusillés, les mitraillés de Mai en connaissent la mesure. Les révolutionnaires ont fait grâce, ils n'ont pas exterminé leurs ennemis lorsqu'ils les tenaient ; ces derniers tiennent à leur faire voir qu'ils ont été maladroits, que c'était par là qu'ils auraient dû commencer, on ne les leur faisant, comme ils nous font, *pas de quartier*.

Le citoyen A. B. doit pleurer amèrement sa douce illusion de voir un Favre oublier les amis de celui qu'il a fait fusiller pour enfouir les preuves de ses faux testaments ; sans doute, les communistes à qui il porte une haine inconsciente, sont par leurs théories, qu'il dit absurdes, intempestives, encore cause que des actes de clémence ne tombent des mains versaillaises. Qu'il accepte sa grâce si l'ours Mac veut bien la lui donner ; mais tout vrai et sincère révolutionnaire ne peut accepter ni grâce, ni pardon, car ce serait reconnaître ses torts d'avoir voulu revendiquer par la Révolution du 18 Mars, les droits d'homme, de citoyen et de travailleur, et quoi qu'il en dise, ce ne seront jamais les communistes qui aecepteront des transactions avec n'importe quel parti, ayant de près ou de loin coudoyé les massacreurs de Mai, ni ne rentreront en France si ce n'est pour lever le drapeau de la Révolution sociale.

LE COMMUNISME. — Tant que notre parti n'aura à se défendre que contre des sarcasmes insensés d'un individualiste, il ne pourra que gagner en force et en énergie, étant habitué à lutter depuis toujours contre les éternels ennemis des vrais principes égalitaires.

Que le citoyen A. B. préfère la centralisation Bourgeoise à la société que nous rêvons, société dans laquelle il ne restera plus de place pour l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est son affaire ; mais qu'il nous soit permis de supposer que ce soi-disant socialiste est attaché au bourgeoisisme par un lien intéressé quelconque, tandis que nous, travailleurs, esclaves de tous les siècles, peu nous importe le nom dont sera revêtue la nouvelle organisation sociale. Lasse de souffrir la faim, la misère et l'oppression, nous crions : *Mort au privilége, mort au monopole, mort à toute la bourgeoisie, avec sa propriété individuelle et son égoïste.*

Nous sommes communistes, parce que, comme le dit le Manifeste de Londres et de New-York, *le communisme est l'affirmation la plus nette de la révolution, la dernière étape du parcours de l'humanité.* Nous sommes autoritaires, partisans de la dictature du prolétariat, car une société composée de Spartiates, s'appuyant sur ce principe : *la force prime le droit*, ne peut être renversée que par la force ; nous voulons cette dictature jusqu'à ce qu'il ne reste plus parmi nous un seul germe de réaction. Alors, mais alors seulement, nous pourrons, sans danger, abandonner les Communes et les nations à leurs libres fédérations, car entendez-le bien, citoyen A. B., si nous sommes autoritaires, despotes ou dictateurs, c'est par nécessité, de guerre à outrance qui ne peut avoir d'autre terme que l'anéantissement de l'une des deux parties en lutte. Nous sommes aussi fédéralistes, mais cette fédération nous ne la concevons qu'entre les peuples travailleurs, après la fin des exploiteurs. Est-ce révolutionnaire, égalitaire cela.

V. M.

Les houilleurs et les banquiers.

Nous lisons dans *le Réveil*, de Seraing :

Quand les mineurs du Hainaut se sont mis en grève parce qu'on diminuait leur salaire de 20 pour cent et qu'ils sont allés à Bruxelles supplier le roi Léopold II d'intervenir en leur faveur auprès des gros barons de la gaillette, Sa Majesté leur a répondu que sa position de roi constitutionnel lui imposait une réserve entière.

***

Tout récemment, les actionnaires de la Banque de Belgique, par l'incurie des administrateurs qu'ils avaient placés à la tête de cet établissement financier, ont vu la valeur de leurs actions réduite de 60 à 70 pour cent. Sa Majesté, dans ce cas-ci, n'a pas cru que sa position de Roi constitutionnel l'empêchait d'intervenir ; il a donné ordre à son gouvernement de venir à leur secours pour atténuer les effets des trous que T'Kindt de Roodenbeke avait faits dans leur caisse ; il a réuni personnellement les banquiers pour les engager à se joindre à son gouvernement afin de sauver ses pauvres agioteurs déconfits et a admonesté sévèrement les représentants de la Société Générale pour avoir refusé le concours de cette banque.

Quelle indifférence pour le travailleur dont le salaire est réduit à un taux insuffisant pour vivre !

Quelle sollicitude pour les capitalistes, qui n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes de la déconfiture de leurs actions.

Cependant le premier seul produit.

Et les seconds se bornent à recueillir.

On ne dit pas si le Roi est intervenu autrement que par des conseils.

Cela ne coûte pas gros et les houilleurs en méritaient bien autant.

Notre Calendrier.

14e SEMAINE. — 2 *au* 8 *avril*. — 2 D. Le prunier cultivé, le faux pistachier, le groseillier rouge fleurissent.

1871. Les Versaillais canonnent sans sommation les positions des fédérés à Courbevoie. Ils sont soutenus par le feu du Mont-Valérien que Lullier avait laissé entre les mains de son commandant en se contentant d'une promesse de neutralité. Les fédérés sont chassés de leur position ; quelques-uns, faits prisonniers, sont fusillés sur place.

3 L. — 1871. Expédition contre Versailles sous Flourens, Bergeret, Duval, Eudes ; mise en déroute par le canon du Mont-Valérien. Flourens est assassiné à Rueil par le gendarme Desmarets (voir *bulletin* du 28 novembre 1875).

4 Ma. — Duval, fait prisonnier à Chatillon avec 1,500 fédérés, est fusillé sur l'ordre du général Vinoy avec ses deux officiers d'état-major (voir l'*Internationale* du 16 avril 1871). — L'Assemblée versaillaise vote à l'*unanimité* des félicitations aux troupes. Voir les détails des prisonniers ex-soldats fusillés sommairement, les mauvais traitements infligés aux autres, dans la *Liberté*, dans la *Troisième défaite du prolétariat* par Malon, etc. — Reprise d'assaut de la préfecture de Marseille par le général Espivent. Nombreuses exécutions sommaires de prisonniers. — La Commune de Paris abolit le budget des cultes et déclare les biens de main-morte confisqués au profit de la Commune.

5 Me. 3 h. s. Jupiter passe de nouveau tout près de B du Scorpion (voir 28 février).

1794 (13 germinal, an II). Exécution des *dantonistes* ou *indulgents*, qui, après l'écrasement du parti hébertiste, avaient cru le moment venu pour rouvrir la porte aux aristocrates. Les principaux chefs de ce groupe étaient Danton, Camille Desmoulins et Lacroix. Après leur chute, Robespierre reste seul maître pendant quatre mois.

1871. Décret de la Commune de Paris sur les ôtages : « Les prévenus de complicité avec Versailles pourront, sur la décision d'un jury, être retenus comme ôtages. Ils seront exécutés en nombre triple des assassinats commis par les Versaillais. » Cette sage décision ne fut *jamais* appliquée (voir 21 mai et jours suivants)

6 J. Le marronnier d'Inde, le cerisier fleurissent.

1871. Proclamation adressée par la Commune aux départements : « ...Versailles a commencé la guerre civile, assassiné nos prisonniers, intercepté nos communications, nous calomnie de toutes manières... Si la Commune de Paris

est sortie de ses attributions normales, c'est pour répondre à l'état de guerre provoqué par le gouvernement de Versailles... » — Alors commencent les interventions officieuses plus ou moins sincères, qui auront pour résultat de tromper et d'affaiblir la Commune.

7 V. L'hirondelle de cheminée arrive. Le baguenaudier, le sorbier, le tilleul ont des feuilles. Le prunier des haies fleurit.

8 S. 7 h. 38 m. s. *P. L.* Le charmille en feuilles, le bouleau, le saxifrage à grosses feuilles fleurissent.

Voici les faits odieux que la presse bourgeoise ne rougit pas de nous révéler.

Le scandale produit aux Etats-Unis par l'affaire du général Belknap, inculpé d'avoir vendu des places pour de l'argent, et d'avoir reçu des pots-de-vin dans des marchés, semble prendre des proportions considérables. Le fait du ministre accusé de concussion n'est plus isolé ; voilà l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres qui est compromis gravement dans des opérations industrielles. Il y a plus encore, le président de la République lui-même, le général Grant, est fortement soupçonné de la même culpabilité.

Une commission d'enquête a été nommée pour éclaircir la déplorable affaire des mines d'Emna, dans laquelle était compromis le ministre des Etats-Unis à Londres. Or, devant cette commission, M. Stewart lui-même a déclaré qu'on avait promis au général Grant, président de la République, une somme de 100,000 dollars, c'est-à-dire un demi-million, pour obtenir son patronage dans cette affaire. D'après le même témoin, le général Grant devait encore empocher la moitié du prix de vente de la mine d'Emma

Ces révélations, au moment où approche l'élection du président de la République, peuvent amener une réaction d'honnêteté contre des hommes aussi odieusement compromis dans des tripotages véreux. Qui sait même si cette admirable République des Etats-Unis, que des écrivains mensongers nous présentaient sous de séduisantes couleurs, ne sera pas obligée de mettre un de ces jours en accusation son propre Président ?

Mouvement philosophique.

L'*Affranchissement*, société rationaliste de Bruxelles, nous communique les discours qui ont été prononcés le 19 mars, au cimetière de St-Gilles, sur la tombe de feu E. Cammaert.

***

Discours du citoyen Delsaute.

Citoyennes et Citoyens,

Permettez-moi de vous rappeler quels étaient les principes que professaient notre ami Emile Cammaert, comme athée, matérialiste et révolutionnaire.

Pour lui, la religion a été fondée par suite du besoin de quelques-uns de dominer les autres ; elle est le piédestal du despotisme ; parce qu'elle maintient l'humanité dans l'ignorance, l'avilissement et la misère ; en un mot, parce qu'elle est contraire à la science.

L'homme n'a de choix qu'entre deux sortes de guides : la science et la révélation. Il s'agit donc de ce qui doit être, et les jalons les plus solides pour nous guider dans notre œuvre de régénération sociale, se trouvent dans la démonstration des phénomènes naturels. L'ensemble de ce qui existe agissant en vertu de la force inhérente à la matière, est une preuve éclatante de la négation de Dieu, base de la religion.

Le progrès de la science met à nu tous les mensonges sciemment inculqués à la jeunesse par les exploiteurs de l'intelligence humaine, parce qu'ils savent que l'homme n'éprouve pas le besoin d'adorer, mais de connaître la raison des choses.

L'immoralité de la religion est flagrante, parce qu'elle est un instrument d'oppression, faisant dévier l'homme de son but naturel. Ce but, réside dans la création du bien-être commun, par l'institution de l'égalité de droit pour tous ; ce qui sera renforcé par l'application, des connaissances scientifiques, à l'instruction populaire.

L'athéisme, négation de ce qui est faux, se trouve surtout confirmé, dans cette formule du principe de réciprocité, qui vous dit : que, si vous ne vivez pas par les autres, ils ne vivront pas pour vous. Voilà la morale dite athée et matérialiste. Quiconque nie Dieu et l'âme, veut la justice, la mise en pratique de l'égalité, c'est-à-dire l'intérêt général.

Tandis que la religion prêche la soumission, la résignation à la misère, et dans ses préceptes, il y est dit : qu'il est plus difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau, de passer par le trou d'une aiguille.

La raison de tous ceci, citoyens, c'est que l'oppresseur est posé comme le bienfaiteur.

Notre ami Cammaert était révolutionnaire, parce qu'il savait que l'égalité ne triomphera que par les efforts réunis de tous les défenseurs de l'humanité.

Que nos ennemis sont ceux qui nous dépouillent dès notre naissance, cela, pour diviser l'espèce humaine en riches et en pauvres, ce qui est incompatible avec la dignité et le bonheur de l'homme

Il affirmait au propre et non au figuré, que le vol et l'assassinat sont érigés en principes, par suite de la soumission des producteurs à la classe des privilégiés, oisifs et gratuitement consommateurs.

Que d'ailleurs les hommes, naissant égaux, ne peuvent être privilégiés, par le fait de la naissance ; que chacun, protégé dans son droit, doit tout attendre de son travail

Que la misère qui nous frappe et flétrit, comme tache originelle, et quoique sanctifiée, provient de la négation du droit, de la justice, qui n'admet aucune inégalité sociale.

Est déclarée l'ennemie de l'humanité, la bourgeoisie exploiteuse, qui, par son organisation, où le moral de l'homme, par les humiliations sans nombres qu'il a à subir, jette la désorganisation dans toute son économie.

Les privations forcées l'affaiblissent et le mettent à la merci de toutes les intempéries ; pour peu que sa constitution ne soit pas favorisée par la nature, ses jours sont comptés.

Le système d'exploitation et de sophistication des denrées alimentaires, aggrave encore cette situation si précaire de la classe des producteurs, si toutefois, des cataclysmes politiques ne l'achèvent pas brusquement.

La bourgeoisie travaille à l'abaissement physique et intellectuel de nos générations, elle est notre ennemie parce qu'elle maintient l'antagonisme économique et philosophique, reniant par là les conquêtes de l'esprit moderne.

Citoyens, semez ; mais ne laissez pas récolter par les oppresseurs ; tissez des vêtements ; ne les laissez pas porter par des oisifs ; créez des richesses ; ne les laissez pas amasser par les exploiteurs ; forgez des armes ; mais portez-les pour votre défense.

Oui, il est grandement temps qu'on regarde le mal de face, afin qu'on puisse, d'un commun accord, renverser à jamais ces institutions de tortures, sous lesquelles l'humanité est réduite.

Tels sont les principes que professait notre ami E. Cammaert, qui voulait la justice, mais toute la justice.

***

Discours du citoyen Delesalle.

Citoyens,

Délégué par la Société *les Ouvriers Solidaires verviétois* pour honorer ensemble la mémoire d'Emile Cammaert, je suis d'autant plus sympathique à ma mission dans cette manifestation fraternelle que j'ai connu intimement ce noble ami dans sa vie militante.

Cammaert le rationaliste dévoué, Cammaert, secrétaire de la Société d'enterrement civil l'*Affranchissement*, Cammaert, l'un des principaux organisateurs de la Fédération rationaliste, Cammaert gît là au fond d'un cercueil ! Il gît là inanimé celui qui avait tant de bonne propagande à faire, tant de services à rendre encore à l'humanité pour l'aider à entrer enfin dans la voie de la justice, de la saine raison et de la dignité.

Quand tous les jours nous voyons le crétinisme étendre ses rameaux de mancenillier sur les générations — un jour par la proclamation de dogmes de plus en plus absurdes et impertinents ; — une autre fois par l'exploitation de miracles plus ou moins révoltants de cynisme et comme défi à la civilisation ; — ou encore par l'organisation de pèlerinages qui feraient même répugnance à Dieu s'il existait ; — quand nous voyons, disons-nous, ces plaies morales inoculées par la gent tonsurée à la foule ignorante, nous avons plus d'un regret à déposer sur la tombe de tout homme qui s'est posé en lutteur contre cette race immonde et criminelle que l'on appelle la prêtraille. Citoyens, vous le savez, tel homme fut Cammaert : lutteur rationaliste et lutteur inébranlable, comme ne le prouve que trop, du reste, le testament olographe qu'il avait remis à l'un des sociétaires de l'*Affranchissement* pour que l'on respectât sa volonté formelle d'être enterré civilement.

Et à cette occasion, citoyens, les *Ouvriers Solidaires verviétois* m'ont chargé d'exprimer tout particulièrement ici leurs félicitations au citoyen Hubert Delsaute, qui était le dépositaire de ce testament et qui en réclama l'exécution ; ainsi qu'au président Best, de la Cour des référés, qui n'hésita pas à prononcer l'urgence.

Eh ! notre ami Cammaert pouvait-il s'éteindre autrement que dans la dignité de la mort, lui qui avait toujours marché dans la dignité de la vie !

Cammaert a protesté jusqu'à la dernière heure contre les misérables doctrines des prêtres, qu'il appelait les assassins de la civilisation ; et cet insigne funéraire que nous plaçons aujourd'hui sur sa tombe, c'est la reconnaissance qui l'a érigé, la reconnaissance du cœur et de la raison, à la mémoire d'une existence toute pleine de l'amour du peuple et de la vérité.

C'est que Cammaert était aussi un digne et vaillant penseur dans les rangs de l'armée du droit ; et non seulement un libre-penseur républicain convaincu, mais encore un républicain socialiste, soutenant énergiquement et en connaissance de la cause qu'il défendait, les saines doctrines sociales, ces doctrines qui devront bien finir par renverser l'ordre abominable qui nous régit encore à la fin du 19e siècle, cet ordre abominable qui, plus que jamais, signe de décadence, tend, à l'aide du moine et du soldat, à refaire des serfs des hommes du travail !

Dans les réunions publiques Cammaert était toujours l'un des premiers sur la brèche pour faire ressortir la nécessité qu'il y a de se mettre sérieusement à l'œuvre pour combattre à outrance : d'abord le mysticisme et son fatal enseignement, soit clérical de l'église ou du temple ; soit philosophique de nos universités libérales.

Et en faisant, combattre également, d'autre part, la modération politique, parce que, comme il disait avec beaucoup de bon sens : Il faudra, quand le terrain mystique sera bien déblayé, balayer l'autre révolutionnairement.

Oui, Cammaert était un penseur sérieux, il avait compris la question tout entière et il avait à côté le courage uni à l'intelligence de ses actes. De plus, c'était un bon camarade et un homme de mœurs irréprochables, deux grandes qualités chez un homme d'action.

Au sein des sociétés il était très-sévère pour lui-même avant de se prononcer, et quand dans une question il donnait son vote, c'était toujours après avoir bien acquis la conviction que ce vote était l'expression de la justice ; et sur ce point Cammaert a pu avoir des gens qui lui ont fait un grief de son grand zèle de dignité. Mais si c'est là un défaut, il fait l'éloge de la fermeté de ses principes ; et, au fond, nul n'a jamais pu lui faire le reproche d'ambition.

La justice, la justice seule fut le guide de toutes ses actions, la raison forma toutes ses convictions, et le cœur résumant en lui justice et raison, l'on peut dire du citoyen Emile Cammaert qu'il restera un modèle des hommes de l'avenir. Cammaert est mort, mais son souvenir, citoyens, reste debout pour stimuler à l'action dans le grand mouvement libérateur qui s'accentue chaque jour davantage au sein des masses et doit éclater, espérons-le, au nom de l'humanité, dans un temps peu éloigné au cri sacré, ce cri si cher au cœur de notre ami, ce cri qui résumait toutes ses aspirations :

Vive la Commune !

***

Discours du citoyen Trappeniers.

Citoyens et Citoyennes,

Je me fais un devoir d'être en ce moment l'interprète des sentiments de confraternité dont sont animés mes concitoyens. Cet acte de gratitude rappelle à notre souvenir les services immenses rendus à notre cause commune, par le jeune et intelligent lutteur, que toute la *Libre-Pensée* et particulièrement *l'Affranchissement*, ont eu le malheur de perdre dans la personne du regretté Emile Cammaert.

La manifestation, toute imposante qu'elle puisse être, devait nécessairement être suivie des sympathies des rationalistes. En effet, et c'est le moment de vous l'apprendre, les *Solidaires* veulent graver dans leur mémoire la conduite et l'énergie de ce vétéran, de cet ennemi redoutable du fanatisme, qu'une mort prématurée nous a ravi.

Une journée aussi néfaste rassemble tous ceux qui partagent nos convictions rationalistes, pour cimenter notre union fédérative et prouver à la société ultramontaine, noyée dans la superstition et dans le vice, la vigueur et la force de ces jeunes phalanges qui ont juré d'anéantir tous les dogmes de la religion et de ne laisser debout que la science, que la raison, qui peuvent seules donner à l'homme une conviction saine, logique et sincère.

Par suite d'un malentendu, nous n'avons pu assister à l'enterrement du vaillant Cammaert, dont nous ignorions le décès ; mais nous tenons ici à réparer cette erreur et à lui rendre l'honneur et l'hommage qui lui étaient légitimement dus.

Devant cette tombe, nous ne devons laisser place à aucune des questions qui pourraient nous diviser, nous devons

ire ressortir près des nôtres, le zèle, le courage et l'inflexibilité avec lesquels luttait notre ami si regretté; sa dépouille mortelle est sous cette terre, mais sa conduite vaillante est incrustée dans notre mémoire.

Merci à *l'Affranchissement* qui nous donne aujourd'hui l'occasion de nous acquitter de cette dette sacrée à l'égard de ce jeune enfant, type de la révolution philosophique et sociale.

Salut, Emile Cammaert! Salut !

***

Discours du citoyen Coulon.

Citoyennes et Citoyens,

Mort à la monarchie ! Mort au gouvernement despotique ! disait notre regretté Cammaert, dans sa profession de foi à son entrée au *Cercle populaire*, c'est-à-dire, vive la liberté ! Plus de ces soi-disant pasteurs des peuples, conduisant leurs troupeaux à l'abattoir pour satisfaire leur insatiable ambition, ruant les esclaves armés contre les ilotes désarmés afin de perpétuer leur horrible domination.

Que le gouvernement soit aux mains d'un seul autocrate; qu'il soit partagé et qu'il ait de nombreux complices, comme dans les monarchies constitutionnelles ; que ce soit un gouvernement républicain, le résultat est le même pour les déshérités, pour les forçats du travail ; toujours et sans cesse, le prolétariat traîne ses chaînes, écrasé sous le lourd fardeau d'un labeur écrasant, pour la plus grande gloire et pour l'assouvissement des jouissances et des appétits de ses seigneurs et maîtres.

Mort au clergé ! Mort à la bourgeoisie ! disait il encore. Oui, mort aux priviléges dont jouissent les ventrus tonsurés et les repus de l'agiotage et de l'exploitation, compères et complices de toutes les iniquités, de tous les crimes sociaux, qui, comme larrons en foire, s'entendent à merveille pour conserver leurs prestiges, leurs prébendes, leurs bénéfices et leurs prélibations, tout en faisant croire aux naïfs qu'ils sont ennemis acharnés.

Mensonge et hypocrisie !

Oui, ce qui fait aujourd'hui la force de l'obscurantisme, c'est l'alliance occulte entre le prêtre et le bourgeois, ce dernier, sceptique, fils de Voltaire, prudhomme engraissé et bouffé d'orgueil, n'a plus le moindre respect pour la religion de ses pères, il s'en moque, la renie au besoin, mais il feint pour elle la vénération la plus profonde, parce qu'il faut un *frein* aux idées qui fermentent, il faut une religion pour le peuple.

La conséquence logique de ce pacte, se dégage nettement. Le bourgeois a dit: « à toi, prêtre, la mission d'atrophier, de pétrir les intelligences, de les façonner au respect et à la soumission ; fais croire au travailleur que plus il souffrira sur cette terre, plus il jouira de la béatitude dans le monde imaginaire que les castes sacerdolotales ont inventé. »

Accomplis cette tâche, et tu continueras, comme par le passé, à mener une existence de sybarite. Pour le vulgaire, nous serons ennemis, parfois, nous guerroierons ; mais ne crains rien, nos armes sont courtoises, elles sont émoussées et tu ne recevras que des égratignures. »

Telle est, citoyens, la sinistre comédie qui se joue depuis près d'un siècle : aux prêtres de tout acabit, l'exploitation des intelligences ; à la bourgeoisie, l'exploitation des travailleurs, en leur imposant un labeur quotidien au-dessus des forces humaines, sans que le salaire soit assez rémunérateur pour leur permettre de réparer les forces dépensées au profit de l'employeur.

A nous donc, prolétaires, de briser le réseau de chaînes forgées par la ruse, l'astuce, la perfidie et la rapacité de nos maîtres et exploiteurs ; à nous, de dévoiler leurs fourberies et, par une active propagande, de réagir contre les idées malsaines et mensongères que l'on sème à profusion ; à nous, enfin, de faire comprendre à nos frères en douleurs et en misère, la nécessité absolue de nous soustraire au plus tôt, à toute domination, à toute exploitation !

Vive la Commune ! vive le prolétariat, ajoutait Cammaert, en terminant sa profession de foi.

Oui, vive la fédération des communes libres, ayant fait rentrer sous terre les apanages de la propriété, la prépondérance du capital, les machinations tortueuses de la spéculation et de l'usure, les communes, se gouvernant, s'administrant en toute liberté; organisant la production, réglant la consommation selon les lois de l'équité, de la justice et de la solidarité. Alors, mais seulement alors, le prolétariat, aujourd'hui misérable et conspué, aura sa place au soleil, s'épanouira ; alors le vœu d'Emile Cammaert sera réalisé, le prolétariat aura son existence ; il vivra !

Répétons donc avec lui : Vive le prolétariat ! Vive la Commune !

Correspondance.

Compagnons de l'*Ami du Peuple*,

Croyez-vous que la France et la Belgique soient les seuls pays où ils jésuites fabriquent des miracles ; ils sont à la mode partout comme les faux-cols du batracien Dufaure chez qui tout est faux. En Suisse, on vient d'en faire un qui vaut à lui seul tous ceux de Lourdes, de la Salette et de Louise Lateau. Imaginez-vous qu'un imprudent est tombé dans l'eau d'une hauteur d'environ 50 mètres; vous allez croire qu'on l'a ramassé en marmelade ou tout au moins noyé ; pas du tout ! il ne s'est fait aucun mal. Voilà qui va vous surprendre vous autres qui ne croyez point à l'efficacité des processions jubilaires, et pourtant ici il ne faut pas rire, sous peine de se voir expulsé par le mollusque de Lantsheer et le roophite Berden ; c'est du sérieux. Je m'en vais vous passer la recette pour ne jamais se noyer, c'est l'évêque de Fribourg qui la donne dans un mandement tout exprès. Son client tombé dans l'eau d'une pareille hauteur, était porteur d'un scapulaire qui l'a sauvé ; au dire de monseigneur, non-seulement avec ce précieux talisman, il n'est pas possible de se noyer, mais même de se faire le moindre mal, quelle que soit la chute, dût-on tomber malgré soi comme au Sénat Dupanloup ; voilà pourquoi, ajoute l'homme de Dieu, dans ce temps d'impiété et de persécution, les prêtres de l'univers entier portent des scapulaires par ordre de notre très-saint père le Pape pour n'avoir jamais à redouter les noyades. Puisqu'il en est ainsi, foutez-moi donc tous vos curés à l'eau pour faire des miracles, vous verrez comme ce sera touchant !

RÔCHER.

Genève, ce 23 mars 1876.

Les Hérétiques Révolutionnaires-Socialistes
DU XV^me^ SIÈCLE.

Etude dramatique en cinq actes et en prose

PAR

CLAUDE PELLETIER.

TROISIÈME ACTE.

SCÈNE IV.

SIGISMOND, DULCIN.

Dulcin.

Vous, ici, Sire ! Et par quel hasard ?

Sigismond.

Une chute de cheval. Et je dois l'avouer, sans les soins de ce bon et singulier homme qui m'a relevé et secouru, j'étais mort.

Dulcin.

Savez-vous où vous êtes ?

Sigismond.

Chez un savant, un hérétique, je crois.

Dulcin.

Connaissez-vous ce savant hérétique?

Sigismond.

Pas plus qu'il ne me connaît.

Dulcin.

Eh bien! C'est le plus grand de vos ennemis !

Sigismond.

Parce qu'il est Hussite !

Dulcin.

Parce qu'il est le chef des Hussites.

Sigismond.

Vous l'appelez ?

Dulcin.

Pierre Dresden.

Sigismond.

Lui! Pierre Dresden, le chef des quarante-quatre mille écoliers de Prague, l'ami de Ziska?

Dulcin.

Lui-même !

Sigismond.

Mais cet homme est la douceur même, et je commence à croire que Monseigneur l'Archevêque et vous tous avez donné ce matin à cette hérésie beaucoup plus d'importance politique qu'elle n'en mérite réellement.

Dulcin.

Détrompez-vous, Sire. Si Pierre Dresden est bon, ce dont je doute, les partisans de sa doctrine, niveleurs exaltés, ne le sont pas. Comment pourrait-il l'être, des gens sans moralité qui ne reconnaissent ni Dieu, ni rois, ni lois; qui prétendent qu'on ne doit plus payer ni impôt, ni intérêt, ni loyer et qui organisent une société nouvelle, où tous les hommes seront, disent-ils, égaux et libres, et ne consommeront que la valeur de ce qu'ils auront produit ou des services qu'ils auront rendus.

Sigismond.

Et les hommes d'ordre, les honnêtes gens ne sont pas d'avis de les laisser s'organiser entre eux?

Dulcin.

Comment y consentiraient-ils ? La plupart ne vivent que des revenus de leurs propriétés, de leur argent placé à intérêt, ou de quelques fonctions, qui seront inutiles à leur nouvel ordre social.

Sigismond.

En effet, la plupart ne vivant que de leur place ou de leurs revenus, s'il leur fallait se créer une autre source d'existence, ils seraient bien malheureux. Connaissez-vous la manière dont ils veulent organiser les forces économiques de la société, pour que la liberté et l'égalité ne soient pas de décevantes illusions?

Dulcin.

Comment la connaîtrais-je? Ils ne le savent pas eux mêmes. Ils parlent de droit au travail, d'égalité de conditions, de liberté de conscience ; mais ce qu'ils veulent en réalité, c'est nous piller et prendre nos propriétés, s'ils sont les plus forts. Aussi nobles et bourgeois comptent-ils sur vous, pour nous tirer de l'abîme.

Sigismond.

Que puis-je faire en cela, si mon frère Wenceslas leur permet de s'organiser de la sorte. De plus, cet homme, ce Pierre Dresden m'a rendu un grand service, et je lui ai promis mon amitié.

Dulcin.

Est-ce l'homme blessé, et causeur qui a promis, ou l'Empereur ?

Sigismond.

Il ne sait pas qui je suis. Il ne me l'a même pas demandé.

Dulcin.

Donc ce n'est pas l'Empereur, mais l'inconnu qui a promis son amitié; et fût-ce même l'Empereur; je ne sache pas que l'amitié oblige jamais personne à soutenir une cause ennemie. Nul n'a osé dire encore, que Brutus n'aimait pas ses deux fils, lorsqu'il frappa en eux les ennemis de sa cause.

Sigismond.

Je sais qu'avec l'erreur il ne faut pas transiger ; mais ce sera bien mal lui prouver sa reconnaissance. Car cet homme est bon, Dulcin.

Dulcin.

S'il est bon, pourquoi prêche-t-il des idées subversives de l'ordre de choses établi? Puis si vous ménagez les Hussites, vous, ne vous frapperont-ils pas, eux, avec leur manie de tout niveler? Vous êtes donc dans le cas de légitime défense.

Sigismond.

Mais rien ne me prouve encore qu'ils veulent tout renverser.

Dulcin.

Mais ils ne s'en cachent pas le moins du monde. Ils le crient sur les toits. Tous les hommes d'ordre vous le diront comme moi. C'est incroyable, combien ces gens-là sont habiles et savent se rendre intéressants auprès des personnes qu'ils abordent; il n'en est pas une qui ne soit presque de leur avis, quand ils leur ont parlé de leur infernale doctrine.

Sigismond.

Dulcin, je vous crois ; mais l'inimitié que vous avez pour eux, vous rend peut-être injuste. Du reste, je vais les surveiller, moi-même, et il serait imprudent d'en parler ici plus longtemps. Allez, je vous prie, rassurer ceux qui pourraient être inquiets de mon absence, au palais de Wishrad.

SCÈNE V.

Sigismond (seul).

Il s'assied dans le fauteuil où il était au commencement de la première scène de cet acte.

Si tout ce que m'a dit Dulcin est vrai, cela peut devenir très-grave et il me faudra sévir. Mais dévaster la Bohême pour plaire à un clergé qui jadis m'a préféré Rupert au trône de Hongrie, je ne l'ai pas encore oublié. Ruiner un royaume qui va bientôt m'appartenir, cela mérite réflexion. Je ne connais qu'une partie de leur doctrine religieuse et si ce n'est le tort qu'elle a d'arriver quelques cents ans trop tard et de renverser les croyances religieuses établies, je ne vois pas en quoi elle serait répréhensible. Quant à leur doctrine économique qui leur commande d'établir la liberté et l'égalité parmi les hommes, c'est mal ; car elle est impossible et son impossibilité est un leurre, une déception pour les ignorants qu'elle conquiert. L'Egalité ! Il n'y a que l'amour qui nous l'impose ici-bas et dans l'intimité encore. — Cette jeune fille que je poursuis d'amour; qui est elle? Je l'ignore. Et cependant il n'y a déjà plus de distance entre nous. J'ai fait pour elle ce que je n'ai jamais fait pour aucune autre. Je l'ai cherchée; je l'ai suivie dans les rues de Prague. Sans mon sot accident, je saurai où elle habite, ce qu'elle fait. (Marguerite entre.) Et si elle est libre, que ne ferais-je pas pour lui plaire? Que ne donnerais-je pas pour la posséder? Oh! je la retrouverai.

SCÈNE VI.

SIGISMOND, MARGUERITE.

Marguerite, (qui s'est avancée vers Sigismond, qu'elle prend pour son frère, lui dit à l'oreille :

Bonne nouvelle, Pierre ! (Sigismond se lève.) Lui !

Sigismond.

Elle, ici !

Marguerite.

Comment, Monsieur, êtes-vous ici ? Et seul encore ?

Sigismond.

Grâce à un accident, Mademoiselle, et avec la permission d'un homme à qui je dois la vie.

Marguerite.

Mon frère !

Sigismond.

Votre frère ! Ah ! Tant mieux ! j'ai craint un instant qu'il ne fût votre époux.

Marguerite.

Monsieur, que signifie ce langage ?

Sigismond.

Il signifie que depuis le jour où je vous ai vue à Sainte-Waite, pour la première fois, votre image me poursuit sans cesse. Je n'ai qu'un désir : celui de vous voir, de vous parler et de vous plaire. Je vous ai cherchée ; je vous ai suivie, et maintenant que je vous ai retrouvée, ah ! laissez-moi vous dire que, pour être votre ami, votre confident, pour serrer votre main dans la mienne, pour un sourire de vous, je donnerais ma vie, plus que ma vie, ma couronne impériale.

Marguerite (se reculant).

L'Empereur n'a-t-il pas pour amie et pour confidente, la plus jolie et la plus aimable des épouses, Barbe de Hongrie ?

Sigismond.

Mais non l'amante de mes rêves, l'épouse de mon choix, celle que, simple individu, j'eusse recherchée ?

Marguerite.

Comment ! Barbe de Hongrie ! la plus belle et la plus charmante des princesses de la cour.

Sigismond.

Mais non celle que j'aime. Ah ! qu'une épouse de mon amour serait plus grande qu'elle ! Mon sceptre, mes trésors, mon pouvoir, je mettrais tout à ses pieds : elle en disposerait plus que moi-même ; elle protégerait, seconderait qui elle voudrait. Ses amis, comme ses ennemis, seraient les miens. Soyez, Madame, cette amante adorée, cette épouse secrète, cette impératrice puissante et mystérieuse. Je vous le demande en grâce.

(Il se met à ses pieds, en lui prenant la main).

Marguerite.

Sire, que faites-vous ?

Sigismond.

Oh ! ne repoussez pas ma prière.

Marguerite.

Sire, pourquoi, si vous m'aimez, demander mon déshonneur ?

Sigismond.

Quoi ! être mon épouse ?

Marguerite.

N'en avez-vous pas une déjà ? Être une impératrice mystérieuse quand il y en a une officielle ; c'est le déshonneur de tous deux. Me le proposer, c'est un crime que l'Empereur n'a pu songer à commettre, j'ai mal compris.

Sigismond.

Ne suis-je pas tout-puissant ? Ma volonté n'est-elle pas la loi pour mes sujets ?

Marguerite.

Alors vous ne le voudrez pas, parce que vous êtes sensé et juste.

Sigismond.

Oh ! n'en appelez pas à ma raison, ni à des vertus surhumaines dont mon amour est incapable. Je vous aime et si jamais j'ai compris que la toute-puissance est un présent de Dieu, c'est maintenant. Car à présent que je vous ai retrouvée, rien ici-bas ne pourra vous séparer de moi.

Marguerite.

Lors même que je ne vous aime pas ?

Sigismond.

Ne dites pas cela.

Marguerite.

Lors même que j'en aime un autre ?

Sigismond.

Oh ! vous ne lui appartiendrez pas à cet autre ; dussé-je lui ravir de force un aussi précieux trésor !

(*Il l'enlace et Marguerite le repousse pour se dégager.*)

Marguerite.

Sire, laissez-moi, je vous prie.

Sigismond.

Oh ! ravissante de pudeur et de beauté !

Marguerite.

Retirez-vous, Sire, ou j'appelle !

Sigismond.

Une menace ! Ah ! cela mérite un baiser.

(*Marguerite se détache de lui. Sigismond se précipite vers elle ; quand Ziska entre et se place entre eux.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ZISKA.

Ziska.

Ce n'est pas assez que les moines déshonorent les femmes, il faut que l'Empereur Sigismond les imite, après leur avoir donné raison. Sais-tu bien, Empereur très-orthodoxe, que je suis décidé à te tuer, pour avoir osé porter la main sur cette jeune fille, ma fiancée. Allons, défends-toi, si tu veux !

(*Marguerite retient Ziska par le bras.*)

Sigismond.

Ziska, vous savez qui je suis ; par ce seul motif, je ne me défendrai pas. Si pour un baiser, non reçu, vous pensez que j'ai mérité la mort, frappez.

Marguerite.

Ce n'est pas quand vous déclarez ne pas vouloir vous défendre que Ziska vous frappera. Qu'il ne soit donc plus question de rien. Vous allez partir ; une fois hors d'ici, veuillez, Sire, pour notre bonheur à tous, ne songer qu'à votre épouse.

Ziska.

Pourquoi dis-tu, Marguerite, qu'il faut épargner le puissant qui insulte et n'en veut pas rendre raison ? Parce que le loup n'a pu ravir l'agneau, doit-on le ménager ? Non !

Marguerite.

On doit respecter la vie de l'homme à qui votre ami a offert l'hospitalité, surtout en son absence.

Ziska.

Ah ! Préjugés, que votre joug est lourd ! Eh bien ! soit. Va-t-en. Mais crois bien que si je ne te tue pas ici, ce n'est pas pour faire un acte de générosité, en te laissant la vie. Oh non ! je ne suis pas si débonnaire. Tu es heureux d'être chez le chef des Hussites : car c'est à lui seul que tu dois la vie. Je ne veux pas qu'on puisse croire à l'infamie d'un guet-à-pens, et en croire Pierre capable. Cependant, si j'en croyais mes pressentiments, si je suivais ma première idée, tu ne sortirais pas d'ici : car tu es l'ennemi le plus formidable des Hussites.

Sigismond.

Vos pressentiments ne vous trompent pas. Je combattrai les Hussites, non parce que je les hais, mais parce qu'ils attaquent la société dont je suis le chef et qu'à ce titre je dois me défendre. Je crois vous l'avoir déjà dit. Vous, madame, sœur de l'homme à qui je dois peut-être la vie, fiancée d'un vaillant soldat que la Bohême honore, je ne m'exposerai plus à rougir devant vous. Et puisque vous me l'avez ordonné, je ne songerai qu'à ma noble épouse et n'oublierai plus jamais que c'est à elle seule désormais à user de son influence sur moi, pour adoucir les rigueurs de mes devoirs de souverain.

Marguerite (à part.)

Est-ce une menace ?

Un domestique (entrant.)

La chaise est arrivée. Si monsieur est prêt ?

Sigismond.

De suite. (*Il salue Marguerite et s'en va.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ZISKA.

Ziska.

Faiblesse humaine ! Préjugé stupide ! Cet homme est tout-puissant ; il est notre ennemi et je le laisse tranquillement s'en aller. Au-dessus des préjugés par la pensée, je n'ose m'y maintenir par le fait, par l'action. Quelle conduite illogique ! Pourquoi ai-je agi ainsi ?

Marguerite.

Parce que nul n'a le droit d'ôter la vie à son semblable ; et qu'il faut être aveuglé par la colère ou par la peur pour en arriver là.

Ziska.

Marguerite, ces belles maximes seraient aussi consolantes que vraies, si ceux qui les mettent en pratique n'en étaient pas toujours les dupes et toujours les victimes. L'Empereur n'est pas mon semblable : il nous l'a montré en refusant de se battre avec moi. Placé au-dessus des lois, en dehors du cercle de l'humanité, il n'est plus qu'un monstre à face humaine que, par préjugé, la société protége envers et contre tous. Ne pouvant ni le combattre, ni l'appeler devant nos pairs pour lui demander raison de l'injure ou du tort qu'il m'a fait, ou des griefs légitimes que j'ai contre lui : la société actuelle ne le permettant pas, que me reste-t-il à faire, si je ne suis pas un lâche ? A le frapper, à me faire justice moi-même. Je deviens régicide. Est-ce ma faute, si sa position sociale exceptionnelle, en me forçant d'accomplir cet acte de rare courage, ne m'a pas laissé d'autre alternative ? Tu le vois, Marguerite, logiquement je devais le tuer. Je l'ai épargné. Par respect pour un préjugé imbécile ; j'ai été faible ; j'ai eu tort.

Marguerite.

Non, Ziska.

Ziska.

Si j'évoquais le cas devant nos amis que je croyais trouver ici, au lieu du misérable qui allait t'insulter, je suis sûr, qu'à l'unanimité, ils me reprocheraient ma faiblesse. Enfin la faute est commise. Il n'y a plus à y revenir. Mais cela va être un stimulant de plus auprès de mes amis pour les décider à détruire par le fer et par le feu toute tyrannie, toute autorité impériale et cléricale. (On entend du bruit au dehors.) Les voici, je crois ?

Marguerite.

Oui, ce sont eux. Je te laisse. (Elle sort.)

(*A continuer.*)

Petite correspondance.

Au citoyen Vindex. — Nous avons reçu votre lettre, qui nous promets votre collaboration ; mais votre correspondance annoncée ne nous est pas encore parvenue au moment de mettre sous presse.

Communications et Annonces.

Fédération des Mineurs du Centre (Hainaut).

Dimanche 2 avril 1876, à 2 heures de relevée, séance, chez Aimable Deltenre, à Gouy-lez-Piéton.

Ordre du jour :

1° Vérification des mandats ;
2° Lecture du procès-verbal ;
3° Communication ;
4° Questions diverses.

Nous prions toutes les Sections des mineurs de s'y faire représenter.

Le Secrétaire des mineurs,
BURLÉON, J.-B.

Groupe des Cosmopolitains, de Bruxelles.

Le Banquet annuel des Cosmopolitains aura lieu le dimanche 9 avril, à 2 heures de relevée, à l'établissement *Aux trois Rois*, Chaussée de Wavre, n° 334, à Etterbeek.

Soirée philosophique, mardi 11 avril ; conférence par E. B.

Mardi 9 mai, *la Philosophie de l'avenir*, conférence par M. Desteiger.

Ouvrages en vente au bureau du Journal :

ALMANACH
DE
L'AMI DU PEUPLE
POUR 1876

Prix : 20 centimes.

Les personnes qui ont reçu des almanach de l'Ami du peuple et qui n'ont pas envoyé le montant, sont informées qu'on fera le recouvrement par la poste.

* * *

L'Enfant, l'Homme, le Vieillard, par Eugène Chatelain. Brochure de 34 pages. Prix : 10 centimes.

Ce Scélérat d'Athée, drame socialiste et révolutionnaire en 3 actes et en vers.

Cet ouvrage est vendu au bénéfice des déportés de la Nouvelle-Calédonie au prix de 50 centimes.

La fédération, chanson dédiée au groupe les Cosmopolitains, de Bruxelles, paroles d'Eugène Bandinelli, musique d'Alphonse Sarly. Prix : 50 centimes.

Idem *Lettre au peuple de Paris*, par Félix Pyat. 10 centimes le numéro.

Les Bases de la Morale, par le citoyen BRIPON ; brochure in-32. 0,25.

Pour favoriser la propagande, nous livrons cette brochure, pour les libraires, les sections de l'*Internationale* et de la Libre-Pensée, au prix de 15 centimes.

Le Congrès de Genève de 1873. 0,75.

Le Suffrage universel, ou *le Problème de la Souveraineté populaire*, par le citoyen L. BROUSSE. 0,80.

La Cosmopolie ou la République universelle, par Vuilmet, libraire, rue du Collége, 3, à Ixelles, lez-Bruxelles. Prix 5 fr. broché, 6 fr. relié.

L'Economie politique jugée par la science, par Ternichewki, 3 fr. 50 au lieu de 6.

Foret, horloger, rue Grétry, 102, à Liége, vend horloges, pendules, montres et se charge de toutes espèces de réparations à prix modérés.

Liége, V. Mathaïwe, éditeur, rue du Palais, 54.